

# Re nt ree

Littéraire

2025

Dalva

PREMIER ROMAN

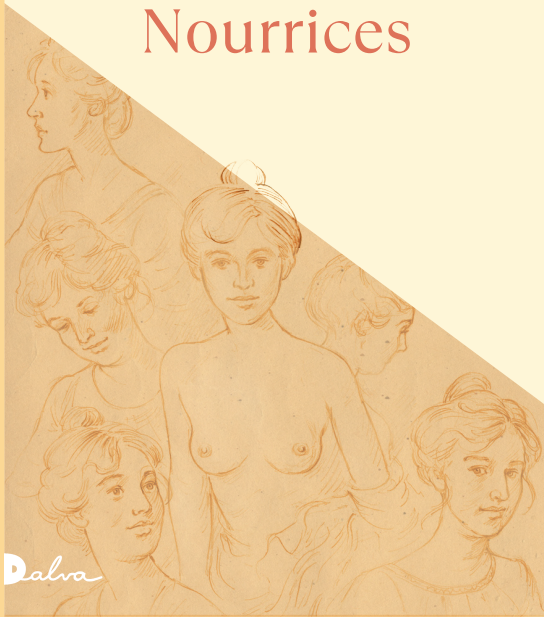
21 août 2025

272 pages - 21 euros

ISBN 9782487600461

Séverine Cressan

# Nourrices



Dans ce village, c'est du corps des femmes qu'on tire l'argent qui fait vivre les familles. Car ici, on vend une denrée précieuse : le lait maternel. Sylvaine, son garçon à peine sevré, accueille chez elle une «petite de la ville». Mais une nuit, en pleine forêt, elle découvre un bébé abandonné et, à ses côtés, un carnet qui raconte son histoire. Elle recueille ce nourrisson avec lequel

elle tisse immédiatement un lien fusionnel. Quand la petite dont elle a la garde meurt, Sylvaine décide d'échanger les bébés. L'enfant mystérieuse se substitue à Gladie, l'enfant de la ville qui lui a été confiée...

Avec ce premier roman sensuel et bouleversant, Séverine Cressan révèle les rouages troublants d'une industrie méconnue. Dans ces pages inoubliables, elle nous entraîne dans un univers où la nature et l'enchantement ne sont jamais loin et réinvente l'histoire de ces mères invisibles.

## Séverine Cressan.

née en 1976 dans la région lyonnaise, est passionnée depuis toujours par la littérature et la découverte de nouveaux horizons. Son amour des mots l'a conduite vers des études de lettres modernes et d'allemand puis au professorat. Elle a enseigné en France, en Allemagne et en Belgique. Elle vit aujourd'hui sur la côte Atlantique, au sud de la Bretagne.



questions  
à l'autrice :

**Nourrices est votre premier roman.  
Qu'est-ce qui vous a poussée vers l'écriture ?**

J'ai toujours rêvé de devenir autrice mais j'ai mis très longtemps à oser me lancer. L'écriture est un véritable plaisir pour moi. Enfant, j'adorais les fameuses « rédactions » et adolescente, j'écrivais un journal mais aussi des textes courts, des poèmes. J'ai été stoppée dans mon élan, car vers vingt ans j'ai découvert les *Lettres à un jeune poète* de Rilke. L'auteur y demande au poète en herbe s'il pourrait vivre sans écrire. Je me suis posé la question et, oui, je pouvais vivre sans écrire. J'en ai conclu que je n'avais pas la vocation, que c'était un privilège rare, réservé à un petit nombre d'élus. J'ai compris plus tard que, certes, je pouvais vivre sans écrire, mais certainement pas heureuse.

J'ai repris l'écriture de nouvelles vers la trentaine. J'ai mis beaucoup de temps à oser faire lire mes textes, même à mes proches. Je trouvais qu'ils n'étaient pas assez bons, pas à la hauteur de ce que j'aurais voulu écrire. J'étais écrasée par le poids des auteurs que j'admirais et je ne me sentais pas légitime. En rencontrant des femmes qui avaient publié, je me suis dit : pourquoi ne pas essayer ?

J'ai toujours des mots dans ma tête et j'aime les écrire, les calligraphier, comme Zaïg dans mon roman. Pour moi, les mots sont des trésors – physiques, phoniques, sémantiques – que j'aime choisir, assembler. J'ai un rapport très charnel aux mots. J'aime les prononcer, les avoir en bouche.

## D'où vient le projet de Nourrices ?

J'ai lu beaucoup de romans du XIX<sup>e</sup>. On y trouve très souvent une mention d'une nourrice qui élève des enfants à la campagne. Ce n'est même pas un personnage secondaire, juste un individu désigné par sa fonction. Ça m'a toujours interpellée. Pourquoi envoyait-on les enfants chez une nourrice ? Qui étaient ces femmes ?

Par ailleurs, j'avais envie d'écrire sur la maternité, plus particulièrement sur la relation mère-fille. J'avais en tête une histoire de lignée exclusivement féminine. Les questions autour de la maternité m'ont toujours habitée. Peut-on rester soi quand on devient mère ? L'instinct maternel existe-t-il Ou n'est-ce qu'une construction sociale et culturelle ? La maternité, enfanter d'une part et élever d'autre part, ne me semble pas aussi naturelle qu'on veut bien nous le faire croire. C'est un bouleversement profond qui modifie tout notre être. *Nourrices* est né à la croisée de ces deux questionnements.

En m'intéressant de près à l'industrie nourricière, j'ai découvert un aspect que je n'avais pas en tête au départ : la rémunération et donc l'objectification, la marchandisation du corps féminin. Ne jamais en avoir entendu parler en ces termes m'a beaucoup surpris. Pendant des siècles, des femmes ont été payées pour allaiter les bébés d'autres femmes et cela semble tellement aller de soi que l'on ne prend même pas la peine de l'évoquer. Pourtant, l'allaitement mercenaire a été un phénomène de grande envergure. Cela pose la question de l'exploitation du corps féminin. En cela, la nourrice a des points communs avec la prostituée. Elles font toutes les

deux parties d'un système de domination, organisé par les hommes. Leurs corps sont au service de quelqu'un. Les personnages de courtisanes ou de prostituées avaient leur place dans les romans du XIX<sup>e</sup>, mais pas les nourrices...

J'ai eu envie de faire connaître cette réalité passée sous silence.

### **Quel travail de recherche avez-vous mené pour ce livre ?**

J'ai lu beaucoup d'articles, ainsi que des travaux universitaires, sur l'industrie nourricière, les abandons d'enfants et les infanticides. J'aurais voulu lire des témoignages de nourrices ou de femmes ayant mis leur enfant en nourrice mais je n'ai rien trouvé à ce sujet. Les données que j'ai récoltées étaient factuelles, statistiques. Je me suis tournée vers des articles de psychanalyse qui étudient les répercussions psychologiques de l'abandon, les liens mère/enfant.

Il n'a jamais été question pour moi d'écrire un roman historique et si j'ai fait ces recherches c'est parce que le sujet m'a passionnée.

### **En quoi le lien à la nature est-il important dans votre roman ?**

La nature, c'est le vivant. Un vivant autre, qui n'est pas toujours reconnu comme tel, parce précisément différent. On peut l'ignorer, le négliger, le mépriser, l'exploiter. Il en va de même avec les nourrissons. Ceux-ci ont une valeur moindre car ils ne sont pas reconnus comme des êtres humains à part entière. Deux des enfants de mon roman, Gladie et Avel, que je nomme aussi *enfant de lune* et *enfant de vent*, sont des métaphores, des incarnations

de la puissance vitale de la nature. Ils montrent qu'elle existe, qu'on ne peut faire fi d'elle. Tracer ce parallèle entre des nouveau-nés et les forces naturelles permet d'interroger notre rapport aux enfants et à la nature. Certains personnages ne pensent qu'à en tirer profit, d'autres comprennent au contraire que nous sommes tous liés, que nous avons à apprendre du vivant.

### **Quelles sont vos influences littéraires ?**

Les romans du XIX<sup>e</sup> siècle m'ont beaucoup influencée. J'aime particulièrement Balzac, la correspondance qu'il établit entre les lieux et les personnages. Chez Zola, c'est l'aspect roman social qui m'intéresse le plus.

Parmi les auteurs contemporains, j'admire Sylvie Germain. *Jours de colère* a été une révélation pour moi, tant du point de vue de l'écriture que de l'univers qu'elle crée. J'aime aussi beaucoup Carole Martinez et Laurent Gaudé. Ils font entrer tous trois, dans certaines de leurs œuvres, le magique, le rêve ou le mythique dans le réel. Timothée de Fombelle m'inspire également.

### **Écrivez-vous pour rendre justice ?**

Oui, et surtout, il me semble essentiel de savoir ce qui s'est passé, d'où nous venons, quel est notre héritage, pour comprendre la place qui est assignée aux femmes et pouvoir la faire évoluer.

La thématique abordée dans ce roman me semble très actuelle. Les femmes cherchent à s'affranchir du système de domination qu'elles subissent. L'un des vecteurs est l'alliance entre femmes, la sororité. L'autre est la transmission. Si l'on partage son expérience, libère la parole en quelque sorte, cela peut être source de changement.

*EXTRAIT :*

Lorsque La Chicane était entré dans le lavoir, toutes les femmes avaient interrompu leur travail. Manches retroussées, perles de sueur roulant sur les visages et dans les cous, mains rougies par le froid et les frottements, elles avaient attendu qu'il prenne la parole. Il s'était adressé à Sylvaine sans préambule, en fixant le ventre protubérant de celle-ci.

« Ça va plus tarder apparemment... As-tu déjà pensé à te louer comme nourrice ? Ça rapporte bien, tu sais. »

Cette question n'attendait pas de réponse. Le meneur savait parfaitement que, comme toutes les filles et femmes du village Sylvaine avait envisagé la possibilité de vivre de son lait, voyant le quotidien des nourrices amélioré grâce à l'élevage des petits de la Ville.

« Je vais t'expliquer comment ça se passe. Au début, tu t'occupes de ton petit comme si de rien n'était. Dès que ta production de lait est bien installée, tu peux en prendre un autre en nourrissage. Là, tu dois choisir. Tu peux te louer comme nourrice sur lieu, ça veut dire que tu t'installes dans une famille à la Ville et que tu nourris l'enfant sur place. Le tien, il faut le laisser ici, bien sûr, et le donner à élever à une voisine contre dédommagement. Ça paie bien, mais ton petit, tu le vois



pas souvent et tu deviens pour ainsi dire la mère d'un autre. Je te conseille plutôt de devenir nourrice à emporter. Ça veut dire que le nourrissage, tu le fais ici, chez toi, t'as pas besoin de quitter ton homme ni ton petit. L'argent, c'est moi qui te le ramène à chacune de mes tournées. »

Pendant qu'il parlait, Allouïn scrutait avec attention la jeune femme, se croyant capable de repérer une bonne laitière à la couleur de son teint et de sa chevelure, à sa constitution physique et notamment au volume et à la forme de sa poitrine. Sylvaine s'était sentie évaluée comme si elle était une bête destinée à l'abattoir dans laquelle l'œil exercé du boucher reconnaît et découpe par la pensée les meilleurs morceaux. Elle n'avait pas écouté les paroles du meneur, sachant qu'il ne s'agissait dans cette approche invariable de La Chicane que de l'étape initiale de la procédure bien rodée du recrutement, semblable au premier cercle décrit par un félin autour de sa proie, lui permettant d'estimer le gain ou le plaisir qu'il pourra en tirer.

Apparemment convaincu par son analyse visuelle, celui-ci avait clos l'entretien par cette injonction : « Pense à tout ça et viens me voir quand ton petit sera sevré. »

ROMAN Traduit de l'espagnol (Argentine) par Alexandra Carrasco  
4 septembre 2025 - 196 pages - 21€  
ISBN 9782487600522

## LA PRESSE EN PARLE :

« Il y a un petit côté David Lynch...  
Dangereusement addictif »  
*The Guardian*

« Les romans de Harwicz  
sont un concentré de  
désir et de destruction »  
Isaac Rosa, *Babelia*



« Harwicz dresse un portrait  
de femme, plus Francis Bacon  
que Mary Cassatt »  
Rumaan Alam, *The New Yorker*

« Ariana Harwicz écrit, ou  
crie, la rage d'être mère »  
Ariane Singer,  
*Le Monde des livres*

Lisa n'a plus rien à perdre : elle a laissé derrière elle son pays – l'Argentine – pour vivre le grand amour dans un coin perdu de la campagne française, elle a vu le couple se déliter, les sentiments devenir haine et surtout, elle a perdu la garde de ses enfants. Lui reste une rage insatiable, un besoin viscéral de voir, toucher, sentir ses petits qu'on ne l'autorise à serrer dans ses bras que deux fois par mois. Alors Lisa commet l'impensable : elle kidnappe ses enfants et s'enfuit avec eux, roulant au hasard, allant vers la mer.

Dans ce roman au rythme effréné, Ariana Harwicz nous immerge dans le monologue sauvage de Lisa, sa cocotte-minute intime, soulignant toute la violence de cette vie familiale, celle des ruptures, de l'incompréhension entre les êtres et les cultures. On referme ce brûlot avec un léger vertige et l'impression saisissante d'avoir été, pour quelques heures, complice de cette femme au bord de l'abîme.

## Ariana Harwicz,

née en 1977 à Buenos Aires, est l'une des figures les plus radicales de la littérature argentine contemporaine. Elle a étudié et enseigné l'écriture de scénarios, le théâtre, les arts de la scène et la littérature comparée. Ses romans ont reçu un accueil très élogieux dans près de vingt pays et été nommés pour de nombreux prix parmi lesquels les prestigieux Best Translated Book Award, l'Internationaler Literaturpreis et le Man Booker International Prize. *Erreur de jugement* est son deuxième roman à paraître en France après *Crève mon amour* (Seuil, 2020).



par Ariana Harwicz

## Écrire entre deux langues

En écriture, ma première fois remonte à mes quatorze ans. C'était le classique « mon amie est amoureuse d'un garçon qui me plaît à moi aussi mais que je laisse indifférent ». Mon amie m'a demandé de lui écrire une lettre où elle lui déclarerait sa flamme et j'ai accepté de me faire passer pour elle. Je me souviens très bien de la nuit où je l'ai écrite, je souffrais et je jouissais en même temps (même si, à quatorze ans, je ne savais pas ce que c'était que jouir). Il a adoré la lettre et ma copine est devenue sa petite amie. Je pense encore aujourd'hui au pouvoir que m'avait conféré ce que j'avais écrit en me faisant passer pour une autre, celui de conquérir quelqu'un, et de la manière dont j'ai toujours cherché à répéter ce sortilège. La haine et le désir s'affrontent dans l'écriture. Je me souviens de ce sentiment tellement immense, pouvoir unir ou séparer deux personnes et mieux encore, ce sentiment que l'écriture pouvait engendrer du désir, en produire à partir de rien, ce qui me laissait penser que c'était quelque chose de dangereux. Ma deuxième première fois « d'écrivaine » s'est déroulée dans un bureau champêtre après avoir découvert une arme du XIX<sup>e</sup> siècle dans un grenier, chargée mais à la gâchette bloquée depuis un siècle. Je ne savais pas que j'étais en train d'écrire un roman, je n'avais véritablement pas compris que ce que j'étais en train de faire là, c'était écrire,

que « ça » c'était écrire, et non pas un exercice de tir, un entraînement pour aller au front... Je suis convaincue que c'est essentiel pour un auteur, de ne pas savoir que l'on est écrivain ou, comme le dit Rulfo, être une personne qui écrit mais comme un infiltré, un invité indésirable - jamais un écrivain.

Ce jour-là, je m'étais installée à la campagne, loin de Paris, et j'avais couru écrire. Dès les premières phrases, j'ai compris que quelque chose n'allait pas. C'est ce que rapportent les musiciens, la mélodie naît comme une langue comprise et non parlée. Quelque chose dans ce que j'écrivais ne ressemblait pas à mon espagnol argentin, ni à ma voix d'étrangère parlant français. Dès la première page, la ponctuation, la formulation, la langue étaient traversées par ce qui me venait entre le français et l'espagnol et par quelque chose de plus. Je crois que la voix d'un écrivain naît en une seule phrase. Je suis entrée dans l'écriture alors que j'étais encore en train d'apprendre le français. Pour les Français, ça n'allait pas, la prononciation, l'ordre des mots, la logique avec laquelle je parlais, ou autre chose que je ne voyais pas et que je ne vois toujours pas. Pour les Argentins, ce n'était pas mieux. Ma langue est née d'une respiration du français avec la langue argentine, d'une bipolarité linguistique.

*EXTRAIT :*

On a demandé à des tueurs en série ce qu'ils avaient ressenti la première fois, si tuer avait été un geste glaçant. Pas tant que ça, à vrai dire, ont-ils répondu. On voit dans des vidéos de surveillance des assassins ou des kidnappeurs d'enfants aller déjeuner au restaurant avant de se jeter sous un train ou après avoir tué un enfant et l'avoir déposé, bien enveloppé, sous un lit d'hôtel. Les serveurs s'accordent à dire qu'ils mangent avec appétit, qu'ils sont d'humeur légère et cordiale. 99 % du temps, nous sommes des gens normaux, disent les parricides, la différence ne réside que dans le 1 % restant, ce petit 1 % est tout ce qui nous sépare des criminels. Un juste avant et juste après, un tout petit rien. C'est à ces abominations qui ne mènent nulle part que je pense en mâchouillant un chewing-gum à la fraise. J'en mâche sans discontinuer, je me pourris les dents, je fais des bulles, c'est le parfum qu'ils aiment, je continue à en acheter par paquets aux caisses des supermarchés. Sans sucre, comme les aime E. Je reste chez Auchan jusqu'à la fermeture, le week-end j'ai moins le choix, je traîne dans d'autres endroits où je pourrais les croiser. Je les ai vus à deux reprises au rayon alcools, liqueurs à base de vodka, rhums arrangés, apéritifs, pastis digestifs, prosecco, mousseux, champagnes mi-secs, il en remplissait le caddie, vins pétillants, cidres, cocktails, et les enfants l'aidaient méthodiquement en faisant la chaîne pour se passer bouteilles, comme les files à la guerre, les volontaires qui distribuaient les denrées de première nécessité pour les soldats, ensuite tout ça finira dans la piscine construite en sous-sol qu'ils n'ont pas déclarée au fisc. Une grande nouba se prépare, on dirait, sûrement avec des couples et des amis de la région, avec d'autres enfants de leur âge, ils resteront tous dormir

à la maison sur les lits empilables, sous les combles et sur les mezzanines, les adultes affalés un peu partout, un verre encore à la main, à travers les deux vastes étages de la maison. Plus tard, certains invités vendront leurs vignobles, entreront dans la spirale grandiose et non moins descendante des dettes envers le trésor public, et ils sauteront un beau matin du haut du viaduc Saint-Satur. J'avance dans les allées, maintenant je sais où sont placées les caméras de sécurité, puis je passe un long moment cachée dans les toilettes pour hommes au cas où l'un d'eux s'y précipiterait, la petite goutte sur le slip. Toujours pareil, le pissou après la longue journée d'école, même s'ils préfèrent généralement pisser sur les motos de collection garées dehors par les bikers du canton. Je vais faire un tour au rayon jouets, avant je pouvais leur voler un robot à piles, en payer un et cacher l'autre sous mon tee-shirt ou mon short, ça les faisait bien marrer, une fois dans la voiture, quand je sortais le robot, on se bidonnait devant la force de la magie. Attendez, maman en a trouvé un autre, surprise ! et ça sortait du short, de la culotte, comme le lapin du chapeau. Je les ai croisés deux fois depuis le verdict, je ne suis pas entièrement sûre qu'ils m'aient dit bonjour, je crois que si, l'un d'un geste de la main, l'autre d'un sourire, moi aussi, de la main et d'un sourire.

**À propos :** Parallèlement à la parution de ce nouveau roman, retrouvez prochainement *Crève mon amour*, premier roman d'Ariana Harwicz aux éditions 10/18. La sortie en salle de l'adaptation de ce roman, *Die my love*, produite par Martin Scorsese et réalisée par Lynne Ramsay, avec Robert Pattinson et Jennifer Lawrence dans les rôles principaux, est prévue à l'automne.

*Les éditions Dalva  
mettent à l'honneur des autrices  
contemporaines. À travers  
leurs textes elles nous disent leur vie  
de femme, leur relation à la nature  
ou à notre société. Elles écrivent  
pour changer le monde, pour le  
comprendre, pour nous faire rêver.*

Contacts :

**Librairie et festivals :**

Marie-Anne Lacombe  
ma.lacombe@editionsdalva.fr  
06 61 13 04 39

**Presse**

Pour *Nourrices*  
Caroline Babulle  
caroline.babulle@robert-laffont.com  
06 24 11 15 86

Pour *Erreur de jugement*  
Victoire Brulon  
victoire.brulon@robert-laffont.com  
06 14 51 93 31

**Dalva**